

Examiner et agir de façon détaillée sur l'oppression de la classe moyenne

— Sean Ruth
Stillorgan (Irlande)

Après un long intermède, j'ai recommencé à travailler sur mon appartenance à la classe moyenne. J'ai observé dans ce que je fais tout ce qui a pour but de justifier mon existence en tant que personne de la classe moyenne. J'ai grandi entouré de personnes de la classe ouvrière et j'ai toujours su qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ma famille possédait des choses que les autres n'avaient pas.

Aucun adulte autour de moi n'en parlait jamais, ce qui rendait les choses effrayantes et confuses à la fois. Tout le monde faisait comme s'il n'y avait pas de problème. Je ne comprenais pas pourquoi les gens s'en accommodaient, et je m'attendais à ce que la classe ouvrière riposte. Très jeune, je me suis senti gêné par les avantages matériels que nous pouvions avoir (par exemple quand les autres enfants remarquaient que j'avais des vêtements neufs), et plus tard j'avais très peur quand les gens me reconnaissaient, ou me désignaient comme "un Ruth". Pendant les vacances scolaires, j'accompagnais mon père qui était voyageur de commerce, et s'il restait trop longtemps dans un magasin, je me sentais très mal à l'aise en m'imaginant que les gens qui s'y trouvaient allaient le frapper. (Cette peur des attaques physiques est aussi liée à l'oppression subie en tant qu'enfant et aux expériences d'agression physique en tant que bébé)

J'ai rapidement appris à devenir anonyme et à ne jamais provoquer d'aucune manière. Je n'ai jamais perdu le sentiment de l'injustice de ce système, ni les questions que je me posais, mais je ne le montrais pas. Dans les rares occasions où j'en ai parlé, on me disait que j'étais idéaliste et que "j'apprendrais vite". Je me suis senti stupide parce que je croyais à des choses telles que le socialisme.

D'un autre côté, je suis aussi devenu un excellent allié pour les gens autour de moi, et je les traitais avec beaucoup de respect. Autant par peur que par véritable compréhension, j'étais un bon soutien pour les gens, et je travaillais à changer les choses quand je pouvais le faire sans attirer l'attention sur moi. Derrière tout cela, au moins en partie, il y avait la peur que la seule chance que j'avais de survivre en tant qu'homme de la classe moyenne, c'était de combattre l'oppression de classe — sinon on allait "m'avoir".

Ce genre de peur a sous-tendu une grande partie de mon travail de libération jusqu'à présent. J'ai le sentiment de n'avoir aucun droit inhérent d'exister, et de ne pouvoir être ici qu'à la condition de me rendre utile. Je commence maintenant à me rendre compte de la façon dont tout cela affecte ce que je fais, et à quel point cette peur me retient. En tant qu'homme de la classe moyenne, je suis terrifié la plupart du temps. Je commence maintenant à être visible, à sortir la tête et à être perçu comme un dirigeant de la classe moyenne, et à traiter la peur avec tout le mépris qu'elle mérite.

Maintenant, je choisis d'être dirigeant non plus par peur mais parce que c'est rationnel. Et je me donne la permission de ne rien faire, si je le désire, ou de ne pas faire les choses parfaitement et d'accepter de faire des erreurs. J'ai l'impression d'être plus détendu vis à vis de mon appartenance à la classe moyenne, et de pouvoir être fier de moi, de ma nature intrinsèquement bonne et de mon sens profond des réalités.

Un autre point concernant mon leadership, en ce moment, consiste à aller jusqu'au bout. Si j'examine ce que je sais, de par la théorie de la Co-écoute et de par mes propres séances, alors le seul but rationnel pour moi est de m'assurer de mettre fin à l'oppression avant la fin de ma vie. Tout objectif moindre que celui-là est une manière de faire semblant de récupérer ma puissance, de jouer à la libération. Je pourrais me sentir satisfait de "faire ma part", mais ce n'est pas assez. Je pense que les personnes qui pratiquent

la Co-écoute, moi y compris, en arrivent parfois à prétendre qu'elles sont en train de changer le monde, sans avoir pour cela à faire des choses trop dérangeantes pour elles-mêmes.

J'en arrive à me poser des questions sur la libération des Irlandais, sur la libération des hommes, à me demander ce qu'ils font exactement pour changer véritablement le monde. La plupart du temps, nous faisons de bonnes séances mais cela ne se traduit pas toujours par des initiatives pratiques ou de bonnes politiques de changement. Je commence à être impatient de ce manque de progrès, et la seule solution est que je prenne complètement les choses en main. Comme vous pouvez le constater, je suis à la fois très désireux et terrifié de bouger, mais je sais que la réponse est d'y aller et de montrer le chemin, et je crois que je vais le faire.

J'ai beaucoup pensé à Harvey récemment. Chaque fois, une ou deux choses me viennent à l'esprit qui me sont très utiles. L'une d'entre elles est le souvenir que j'ai de lui disant qu'il fallait surmonter sa timidité pour être un bon dirigeant, et que s'il pouvait le faire alors tout le monde le pouvait. Une autre est l'exemplarité de son profond engagement pour la libération. Chaque fois, je pense : « Bon, il l'a fait, donc je ne suis pas tout seul. » Plus récemment, pourtant, ce qui a fait la différence c'est l'idée inverse, c'est à dire mon engagement envers lui. Je pense à tout ce que Harvey a fait et aux obstacles qu'il a eu à surmonter, et je décide de le faire pour lui. Parce qu'il est prêt à s'engager, je ne vais pas lui laisser tout faire tout seul. Je vais prendre les choses en main chaque fois que je le peux.

Un domaine dans lequel je me suis beaucoup investi récemment est celui du personnel de l'enseignement secondaire. J'ai animé des ateliers sur les relations entre personnes, pour examiner les problèmes qui les séparent et les empêchent d'être efficaces. À cause des bas salaires, du peu d'opportunités d'avancement, des contraintes pédagogiques, du manque de moyens et du style traditionnellement autoritaire de direction des établissements, les gens sont très démotivés. Il se sentent désespérés et impuissants à changer les choses. À cause de cela, j'ai commencé à mettre l'accent simplement sur l'organisation des enseignants, généralement autour du délégué syndical.

Plutôt que d'utiliser le temps simplement à faire parler les gens de ce qui leur pose problème, et d'espérer que cela fasse avancer les choses en les rendant plus conscients les uns des autres, j'essaye de les organiser pour qu'ils désignent des représentants (autour d'un délégué syndical) qui se réuniront avec le principal et négocieront sur les problèmes rencontrés. Parce que le temps passé avec eux est limité, je travaille en faisant l'hypothèse que l'impact sera plus durable si je les aide à s'organiser plutôt que si je me contente de les écouter. Je sais que les deux ne sont en aucun cas exclusifs l'un de l'autre, mais cela semble être l'utilisation la plus efficace de mon temps en la circonstance. Je propose généralement de les rencontrer de nouveau, s'il est possible de le faire, pour que je puisse les écouter et les encourager à continuer sur la lancée. J'ai l'idée que ce qui se passe souvent dans ce domaine, c'est que les consultants viennent, aident à comprendre les difficultés et font parler les gens, mais qu'ensuite on laisse les choses en suspens, et qu'à cause de leurs sentiments de désespoir et d'impuissance, les enseignants eux-mêmes ne s'en occupent plus très longtemps. Il sont alors déçus par le manque de progrès, et découragés dans leurs tentatives futures pour travailler sur le problème.

Le processus que j'ai développé n'est pas encore tout à fait au point, mais j'ai le sentiment que pour amener les gens à prendre les choses en main, il est important de faire en sorte de laisser derrière soi une structure organisée. Ceci est en relation avec ce que je disais précédemment à propos du changement dans le monde et sur la nécessité de le mener avec efficacité. Quelquefois, le fait de donner des séances aux gens paraît plus spectaculaire et excitant que d'organiser réellement et de s'attaquer directement aux problèmes.

Paru dans *Present Time* N°78 (Janvier 1990)
Traduit par Brigitte Guimbal